

Oh ! comme l'on s'aimait dans ces soirs d'abandon ! ..
 Quand ils n'irritent pas, les pleurs rendent si bon !
 Alors, mon fils, nos cœurs n'avaient qu'une racine,
 De tous vos sentimens je savais l'origine
 Et, nous tenant la main, dans le monde idéal,
 Ensemble nous marchions toujours, d'un pas égal.
 Mais, depuis qu'aux amours de foyer infidèle
 Vous avez délaissé la maison paternelle,
 Devant vous l'on se tait, l'élan est retenu ;
 Car, ici, votre cœur est comme un inconnu.
 — Oh ! reviens, mon enfant, au cercle domestique,
 Laisse qui n'aime pas vivre en place publique ;
 Connais-tu dans le monde un pauvre à secourir,
 Un front triste à bercer, un faible à soutenir,
 Oh ! cours, alors, mon fils (malheureux qui balance !) ;
 Consacrée au devoir, nous aimons ton absence ;
 Mais dans de vains plaisirs n'effeuille pas tes jours ;
 La vie est grave, enfant, et ses matins sont courts.
 Avant qu'un coup de mer t'emporte dans l'orage :
 Fais ton lest de vertu, raffermis ton courage,
 Apprends les amours purs sous nos paisibles toits ;
 Le temps d'épreuve arrive, et pour être, à la fois,
 Aussi fort qu'un géant, aussi doux qu'une femme,
 C'est dans l'amour, vois-tu, qu'il faut tremper son âme.
 Celui qui sait aimer, sous le plus lourd fardeau,
 Se relève à l'espoir pour aimer de nouveau ;
 Car c'est la vie ! Aimer ! ... le bien de là découle,
 Ce n'est que par le cœur que l'on sort de la foule,
 C'est la seule vertu qui de tout nous tient lieu ;
 Si Dieu n'aimait pas tant, il ne serait point Dieu. »

Ainsi parla mon père, et, muet, immobile,
 J'écoutais ! ... Je sentais sa parole tranquille
 Qui descendait en moi, et, comme avec la main,
 De mes purs souvenirs y réveillait l'essaim.
 Sans lever leurs regards, mes sœurs avec mystère,
 En brochant, essayaient quelques pleurs. ... et ma mère,
 Mains jointes, attendait avec un œil mouillé ! ..
 Alors, j'allai vers elle, et je m'agenouillai,
 Sans parler (le regret aisément se devine !) ;
 Je demurai long-temps penché sur sa poitrine,
 Et, quand je relevai mon front pâle et confus,
 Mon père souriait, mes sœurs ne pleuraient plus !

EMILE SOUVESTRE.

LE PORTEFEUILLE.

NOUVELLE.

I.
 C'était en 1823. Il faisait une de ces soirées si
 rudés au pauvre, qui, sans feu, sans pain souvent,
 n'a contre le froid et la faim, qui lui soufflent au
 cœur de mauvaises pensées, d'autre refuge que le
 sommeil. Une pluie de givre, fine et mordante,
 coupait l'air en sifflant ; les rues, couverte de neige,
 étaient enveloppées d'une brume épaisse que ne

perçaient qu'avec peine les lueurs rouillées des
 réverbères ; et si, de loin en loin, au milieu de cette
 nuit triste et sans voix, un piéton apparaissait
 comme une ombre le long d'un trottoir désert, il
 était facile de juger, à la rapidité de sa marche,
 combien il avait à cœur de gagner promptement un
 abri.

Dix heures sonnaient à l'église Sainte-Eustache,
 lorsqu'un jeune homme qui semblait en proie à une
 vive émotion monta précipitamment les quatre
 étages conduisant à une petite chambre de la rue
 Montmartre, et vint s'asseoir ou plutôt tomber tout
 haletant sur un fauteuil. Sa figure était pâle, son
 regard fixe ; son cœur battait avec violence. D'où
 venait, qu'avait vu, qu'avait fait ce jeune homme ?
 quelle était la cause de son trouble ? Avait-il,
 comme témoin ou comme acteur, joué quelque
 rôle dans un crime ? Non : il avait seulement
 heurté du pied la fortune sur sa route, il s'était
 baissé pour la ramasser, et maintenant il se deman-
 dait ce qu'il devait en faire. Le portefeuille qu'il
 tenait à la main, il venait de le trouver sur la
 neige il y avait à peine quelques instants, et en
 l'entr'ouvrant il l'avait vu plein de billets de ban-
 que. Le jeune homme était pauvre ; il pouvait
 devenir riche en gardant ce que le hasard lui avait
 fait rencontrer. Telle était la cause de son agita-
 tion. Il s'agissait pour lui de savoir s'il resterait
 honnête homme en cherchant le propriétaire du
 portefeuille pour le lui rendre, ou s'il s'enrichirait
 par un vol dont l'impunité et le secret lui étaient
 assurés.

— Que faire ? se disait-il dans une affreuse
 anxiété. Cette question, qu'il se posait sans cesse
 sans jamais la résoudre, le blessait comme un
 glaive à double tranchant : de quel côté qu'il
 l'abordât, son cœur saignait ; les mots *oui* et *non*
 se pressaient tour à tour sur ses lèvres, obéissant
 aux fluctuations de sa pensée. Cette lutte de sa
 raison qui lui disait : Reste pauvre pour rester
 honnête ; contre la passion qui criait : Deviens
 riche pour être heureux ! était du reste trop doulou-
 reuse pour qu'elle pût se prolonger. Un hasard
 sembla près de le sauver.

Au moment où un sophisme allait prévaloir sur
 les dernières objections de sa conscience, un cri
 lui échappa : son regard venait de s'arrêter sur un
 portrait dont les yeux lui parurent exprimer un re-
 proche. Ce portrait était celui de son père. Il se
 prit à songer à ce noble vieillard, qu'il avait vu
 deux ans auparavant mourir dans cette même
 chambre, pauvre, mais fier de sa pauvreté parce
 qu'elle était sans tache ; il se rappela ses conseils
 trop vite oubliés.

A ce souvenir, l'attendrissement le gagna, et
 quelques larmes saintes coulèrent le long de ses
 joues.

Mais cette émotion fut courte ; les tentations re-
 vinrent bientôt, et le jeune homme éperdu se jeta
 tout habillé sur son lit, appelant le sommeil à son
 aide.

Le sommeil ne vint pas ; mais les mauvaises
 passions continuèrent à lui parler tout bas, de leur
 accent le plus doux et le plus pénétrant.

Aussi, quand il se releva une heure après, il
 était calme ; le sang avait remonté de son cœur à
 ses joues ; il respirait librement. A la décision qui